

RESSORTIES DE L'ÉTÉ

Senso (1954), *Le Guépard* (1963), *Ludwig ou Le Crépuscule des dieux* (1972)
et *L'Innocent* (1976) de Luchino Visconti

Vices contés



Senso (1954).

Les trois films qui ressortent cet été sont souvent rangés dans la catégorie des œuvres historiques à l'esthétisme décadent de Visconti : *Senso* se déroule en 1866, à la fin de l'occupation autrichienne de la Vénétie, pendant le Risorgimento qui conduira à l'union de l'Italie par Garibaldi, période qui est aussi celle du *Guépard*. *Ludwig ou Le Crépuscule des dieux*, portrait de Louis II de Bavière de son couronnement en 1864 à sa mort en 1886, et *L'Innocent*, mise en pièce d'un couple bourgeois des années 1890, peignent eux aussi les années fin de siècle. Puisque l'art rend visible le changement, ces films traduisent des témoignages d'auteurs qui regardaient leur temps, notamment Gabriele D'Annunzio (*L'Innocent*) qui, pour Visconti, « est moderne dans sa conception de la vie. Nous vivons à une époque brutale et superficielle. [...] Tullio et Giuliana appartiennent à la grande bourgeoisie italienne, responsable de l'avènement

du fascisme. *L'Innocent* est l'histoire de la désagrégation non seulement d'une famille, mais aussi d'une certaine société et d'une certaine Italie¹ ». Visconti ne rend pas hommage à un décadentisme suranné, il analyse. Il veut comprendre ces entrecroisements que sont le passage d'un siècle à l'autre, d'une Europe à l'autre (celle des empires à celles des nations), d'une classe sociale à l'autre (de l'aristocratie à la bourgeoisie). Quand une journaliste lui demande pourquoi ne pas saisir directement l'histoire tourmentée des années 1970, il s'offusque : « Vous ne pouvez pas dire que je me réfugie dans le passé et amen. Le calendrier, chère madame, n'est pas le plus important ; ce qui compte, c'est le thème, les idées... Le passé, à quoi sert-il ? À expliquer le "toujours". » Il n'y a dès lors pas de profonde distinction entre *Rocco et ses frères* (1960) et *L'Innocent* : ce sont deux histoires de famille qui racontent leur temps, leur société, leur siècle.

Ces récits ne sont pas spectraux mais pleinement incarnés par des individus et des familles qui fondent l'histoire intimement et politiquement. Les mélodrames, où le crime tache le désir, écrivent une tragédie commune. L'histoire n'est pas une toile de fond, un simple contexte, mais un bain : dans *Senso*, la guerre est comme une eau glacée dans laquelle les personnages se débattent ; et dans *Ludwig*, les troubles politiques empoisonnent l'air et pèsent sur les corps. Dans ce monde où, selon la formule du *Guépard*, « il faut que tout change pour que rien ne change », l'inertie menace : les femmes corsetées et voilées de gaze, filtre des émotions, peuvent devenir poupées, et les hommes soldats de plomb. Les corps peuvent à tout moment s'affaïsser, s'enfoncer dans les lits et fauteuils, se liquéfier. Le cadavre affleure dans la pâleur des visages qui fondent eux aussi, en larmes, coulant de sueur, sécrétant des humeurs. Visconti rend sensible l'humide et le sec, le chaud et le froid, le pudique et le cru, jusqu'à la nudité exhibée.

La peinture d'histoire, en plan large, est trahie par les gros plans qui donnent à chaque regard, à chaque geste, main posée ou baisée, la sensation qu'il s'échappe comme une flèche officieuse qui rend brutalement visibles vices et passions. La marche lente de *Senso*, de *Ludwig* et de *L'Innocent*, ces contes terribles, fait éprouver le prix infernal de l'enfermement et naître une pulsion de vie, comme après avoir vu la mort, à l'image de l'ultime plan de *L'Innocent*, le tout dernier de l'œuvre de Visconti : une femme échevelée s'échappant dans la brume du petit matin. ■

Théo Esparon

¹ Toutes les citations sont tirées du livre *Visconti* de Marianne Schneider et Lothar Schirmer publié en 2010 par l'Institut Lumière et Actes Sud.

Versions restaurées en salles le 31 juillet.